

# « La gauche a aussi ses Faurisson »

Dans son essai « *Œillères rouges* », Hervé Hasquin analyse l'aveuglement historique de certains intellectuels de gauche. Un phénomène qui, selon lui, ne s'est pas éteint avec la chute du communisme.

## ENTRETIEN

WILLIAM BOURTON

Le communisme a beau avoir fait, selon les estimations les plus basses, 65 millions de victimes de par le monde, il s'est toujours trouvé des « intellectuels de gauche » pour défendre les régimes les plus dictatoriaux qui s'en revendiquaient. L'historien Hervé Hasquin analyse ce phénomène dans son dernier essai, *Œillères rouges*.

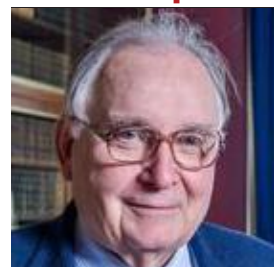
## Comment expliquez-vous l'indignation sélective entre Staline et Hitler ou entre Mao et Franco chez de nombreux intellectuels ?

Offrir un avenir radieux est toujours séduisant. Dans une société de plus en plus sécularisée, de moins en moins « religieuse » dans le sens traditionnel, l'individu reste en quête d'absolu, de merveilleux. Il a envie de se dépasser, d'aller dans le sens de ce qui lui paraît le meilleur, comme un « progrès ultime ». Un rêve. Le communisme a joué ce rôle. Et voilà pourquoi c'est un éternel recommencement. Ce que j'ai fait dans ce livre, ce n'est pas un catalogue de tous les déraillements, c'est une forme de généalogie intellectuelle démontrant que dans tous les continents, à espaces réguliers, ce sont les mêmes manies, les mêmes illusions, les mêmes erreurs tragiques, les mêmes négations scandaleuses des événements qui se reproduisent.

## Certains refusent de comparer les totalitarismes « noir » et « rouge » au motif que les communistes avaient un idéal, de bonnes intentions en quelque sorte...

Mettre l'accent sur les fins éthiques est la grande astuce pour ne pas se poser de questions sur les résultats. Oui, les fins éthiques sont différentes mais quand on voit la pratique et les résultats, ça revient à la même chose dans les faits, hélas ! Ainsi, pour ma part,

## Hervé Hasquin



**Historien, chercheur FNRS et docteur en philosophie et lettres, Hervé Hasquin (né en 1942) a enseigné à l'ULB à partir de 1970 ; il fut recteur de l'université de 1982 à 1986, puis président du conseil d'administration de 1986 à 1995. Parallèlement, il mena une carrière politique (sénateur, député, ministre MR) entre 1987 et 2007, présida le Centre pour l'égalité des chances et la lutte contre le racisme de 2008 à 2011 et fut secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique de 2008 à 2017.**



HERVÉ HASQUIN  
**Œillères rouges**  
La Pensée et les Hommes - Les Éditions du CEP, 212 p., 18,50€



Une rencontre entre Sartre, Simone de Beauvoir et Che Guevara à Cuba en 1960. © ALBERTO KORDA

j'ai été scandalisé quand j'ai lu cette carte blanche publiée dans *Le Soir* du 3 octobre 2019, signée par une série d'intellectuels, anciens communistes pour la plupart, beaucoup sortis de l'ULB et que j'ai fréquentés, qui contestaient une motion qui venait d'être votée au Parlement européen, affirmant précisément que « les régimes totalitaires communistes et nazis doivent être également assimilés et condamnés ».

## Vous dites que le négationnisme vis-à-vis de la Shoah est insupportable, mais que « la gauche a aussi ses Faurisson »...

Oui, parce que vous avez le même type d'attitude. Prenez Aragon, par exemple. Aragon est une crapule – un brillant poète mais une crapule tout de même – qui n'a pas hésité à cautionner à peu près tout sous Staline et après, simplement parce qu'il vivait aux crochets du Parti communiste français.

## Mais enfin, depuis « Les habits neufs du président Mao », de Simon Leys, publié en 1971, puis « L'archipel du Goulag », d'Alexandre Soljenitsyne, sorti en 1973, les choses ont bien changé, non ?...

Il a fallu du temps ! Et puis il faut tout de même rappeler que Leys, ce petit Belge extraordinaire d'intelligence et d'acuité intellectuelle, a été couvert d'injures et boycotté par la clique ca-

tho-marxiste de l'université française ; c'est pourquoi il est devenu professeur (d'études chinoises) à l'Université de Sydney, en Australie. Et aujourd'hui, quand on voit l'actualité en France, est-ce qu'il y a beaucoup de changement ? Ma réponse est « non ». Prenons l'exemple de Gilles Kepel, dont *Le Soir* a récemment publié une interview. Dès ses premiers travaux, dans les années 1990, il a montré que le monde musulman est considéré par certains comme le nouveau prolétariat qui va permettre de combattre l'impérialisme, et qu'il existe une alliance des anti-impérialistes, c'est-à-dire de l'extrême gauche, et des islamistes radicaux. Eh bien, il est attaqué. Qu'est-ce qu'on lui reproche ? De faire le jeu de l'extrême droite et de Le Pen. Donc, il y a des choses dont il ne faut pas parler. C'est exactement ce qui se disait au temps du stalinisme et c'est exactement ce qui se dit encore aujourd'hui dans le débat sur l'islamogauchisme, qui est en train de secouer l'université française. Ce sont toujours les mêmes mécanismes : ne pas faire le jeu de l'ennemi traditionnel, « les fachos ». Ça fait penser à la

formule de Sartre : « Ne pas désespérer Billancourt »... Et c'est ça qui conduit souvent des gens à se taire : parce qu'ils ont peur des réactions.

## Avez-vous été confronté au phénomène à l'ULB, dont vous avez été professeur, recteur et président du conseil d'administration ?

Oui. Comme recteur, j'ai dû un jour arbitrer une thèse de doctorat où il y avait six personnes, dont trois « stalinien », si je puis dire, et trois autres, avec à leur tête Jean Stengers. Il y avait une volonté d'interdire la thèse d'un homme qui montrait qu'on avait éliminé des écrits de Marx des passages équivoques sur les Slaves. J'ai dû présider personnellement la défense comme recteur, et cette personne a finalement eu sa thèse – et elle est devenue professeur ordinaire à l'Université de Liège. J'en ai connu d'autres qui n'ont pas présenté leur thèse de doctorat en science politique et qui sont allés à l'étranger. La liberté académique est une chose à laquelle je tiens beaucoup, mais il y a parfois des excès : on ne doit pas jouer les innocents.

Ce sont toujours les mêmes mécanismes : ne pas faire le jeu de l'ennemi traditionnel, les « fachos »...

”

Thierry Bréchet Professeur d'économie et chercheur au CORE – UCLouvain

## Les fermes urbaines : beaucoup plus que de l'agriculture

Le chercheur Thierry Bréchet souligne l'enjeu sociétal derrière les projets de fermes urbaines qui se multiplient.

Les projets de fermes urbaines se multiplient. Il est évident qu'on ne pourra jamais nourrir une population urbaine avec des potagers urbains. Trois autres aspects sont à prendre en considération : l'aspect économique, l'aspect environnemental et l'aspect sociétal.

Du point de vue économique, il est assez clair qu'une culture extensive est moins onéreuse qu'une agriculture urbaine. Il est même probablement moins

cher de faire venir des tomates d'Espagne que de les cultiver en Belgique (mais je ne suis pas maraîcher). Le libre-échange international a l'avantage de fournir des revenus à des agriculteurs dans les pays en développement et des produits bon marché au consommateur, mais il enrichit surtout les intermédiaires. L'idée des circuits courts est que les producteurs touchent une rémunération juste. La ferme urbaine, en réduisant le nombre d'intermédiaires, permet que des producteurs locaux touchent la juste rémunération pour leur travail.

Du point de vue environnemental, la question reste ouverte. Si les potagers urbains optent pour un mode de production biologique, alors l'impact serait positif (compte tenu du trafic routier, la gestion des déchets, les engrais...). S'ils optent pour des modes de production intensifs, alors l'impact pourrait être négatif (en raison de la petite taille des parcelles, et donc de l'absence d'économies

d'échelle). Dans tous les cas, les enjeux environnementaux restent locaux et marginaux du point de vue des défis comme le changement climatique ou la biodiversité. En fait, l'enjeu principal n'est ni environnemental ni économique. L'enjeu principal est sociétal.

### Retour à la terre, bénévolat, lien social

Pourquoi les potagers urbains ont-ils tant d'écho ? Ce n'est pas pour des besoins alimentaires. Ce n'est pas pour des besoins économiques ni environnementaux. C'est pour la nécessité de tisser des liens sociaux et pour le besoin de se rapprocher de la terre. Des besoins élémentaires. Bien sûr, ce sont des besoins intangibles, mais ils sont essentiels.

Les fermes urbaines ne fonctionnent donc pas sur le modèle économique marchand conventionnel. Elles fonctionnent sur trois principes : le retour à la terre, le bénévolat et le lien social. Le

Les fermes urbaines sont un terreau pour le bénévolat. L'engouement pour la terre attire les jeunes générations lassées de la concurrence effrénée sur le marché du travail

”

retour à la terre est très primal : qui, parmi nos enfants, a déjà vu une vache, un cochon, un chou de Bruxelles ou une carotte en dehors du supermarché ? Alors que nos parents ont bétonné nos pays dans les années 1960-1980, nos enfants ont maintenant envie de terre fraîche. Les fermes urbaines répondent à ce besoin. De surcroît, les fermes urbaines sont un terreau pour le bénévolat. L'engouement pour la terre attire les jeunes générations lassées de la concurrence effrénée sur le marché du travail. C'est le retour à la valeur du travail, celle qui génère des produits de la terre, bien au-delà de l'argent. Quant au lien social, il est absent du marché tandis qu'il se retrouve dans le bénévolat et les marchés locaux. Les fermes urbaines constituent un lieu de convivialité et de démarche volontaire. Elles allient le retour à la terre, la démarche volontaire et le lien social. Les fermes urbaines sont beaucoup plus que de l'agriculture.